33. Paris, Mercredi 30 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

Conditions matérielles de la correspondance, Discours autobiographique, Portrait, Relation François-Dorothée, Réseau social et politique, Vie familiale (François)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1837-08-30
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJ’ai écrit bien des lettres, vous me l’ordonniez ce matin. Mais il me parait impossible de quitter ma table sans en commencer une pour vous.
PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 123-124, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/445-452

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
33. Mercredi 30 août 3 heures

J'ai écrit bien des lettres. Vous me l'ordonniez ce matin. Mais il me parait impossible de quitter ma table sans en commencer une pour vous. Je viens de relire, et de faire plus que cela, vingt fois au moins, votre lettre. Elle est là devant moi et moi je suis à côté d'une place vide aujourd'hui, & que personne n'a occupée que moi depuis Vendredi. J'ai toujours les yeux tournés à gauche, & il me semble cependant que mon cœur doit tourner à droite pour aller vous chercher chacun fait son exercice & son devoir ; qu'ils seront à l'aise, occupés, reposés, ravis dimanche ! Monsieur croyez vous que dimanche arrive ? Vous êtes en route dans ce moment. Il me parait que vous devez dîner au Val Richer. Je voudrais vous y savoir de retour. Ce petit voyage, qui sait, vous aurez été exposé, l'air de la mer est vif, n'allez pas tomber malade, je ne resterais pas à Paris.

Jeudi 31. 9 heures
Je viens de faire un acte de vertu. J'étais au bas de l'escalier lorsqu'on me remet votre lettre. Je l'ai prise avec moi, elle est restée intacte pendant que j'ai fait le tout des Tuileries. Je la tenais bien serrée dans ma main enfin je ne l'ai ouverte qu'en rentrant. Quel bon régime ! Tous les matins une longue promenade, en rentrant une lettre. Il y a un régime plus doux que celui-là. Je ne puis pas dire meilleur comme santé, mais c'est égal. Je suis meux, je ne serai plus si faible.
M. de Noailles vint me voir hier matin, il me prit de le mener à Passy. Arrivés là Mad. Récamier ne le reçut pas ce qui me valut son bras pour ma promenade au bois de Boulogne. Nous causâmes de tout, la vicomtesse de Noailles est de retour d'Allemagne. Elle a vu l'ancienne famille royale. Elle dit de M. le duc de Bordeaux qu'il a un beau visage, mauvaise. Tournure, point de grâce, & qu'il est malhabillé. Elle trouve qu'il est plus retardé que développé pour son âge. Sa conversation se ressent de l'habitude de vieilles gens. Mademoiselle est charmante. Le duc & la duchesse d'Angouleme se font appeler roi et reine. Voilà le bulletin de Kirchberg.
Je fis mon diner hier plus tard que de coutume. Après, je marchai un peu avec Marie. Il fit trop froid pour la voiture ouverte.Je passais ma soirée entre M. de Noailles & Pozzo, beaucoup de haute politique, un peu dans le passé, beaucoup dans l'avenir. Eh bien, Monsieur, je m'ennuyai, je baillai, qu'est-ce que c'est ? Je ne puis plus causer avec personne. Vous m'avez trop envahie ; je vous ai trop donné tout, mon esprit comme un cœur. Je vous ai trop écouté. Je ne sais plus écouter personne. Et puis après ces huit jours, les plus beaux de ma vie ; vous me quittez ! Moi qui hais la solitude, je crois qu'aujourd'hui je m'en accomoderais mieux que de la causerie qui ressemble si peu à la vôtre. Je crois encore que dans le choix. J'aimerais mieux le tout petit bavardage dont vous n'approchez jamais, que ces entretiens qui cherchent à se rapprocher de vous sans jamais y atteindre. Pozzo a bien de l'esprit cependant, mais je le trouve quelques fois décousu. A propos, rien ne l'embarrasse comme lorsqu'on lui fait des questions sur l'Angleterre en ma présence. Il a un peu le sentiment que je pourrais y répondre aussi bien que lui, il n'aime pas cela. M. de Noailles en fit la remarque hier après qu'il nous eut quittés.
Il y a dans votre lettre ce matin un mot qui m'a paru fort comme "Qu'on a d'esprit dans le cœur." ! & je me suis mise à penser, repenser où je l'avais entendu qui me

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/932?context=pdf

l’avait dit. Après. beaucoup de recherche dans ma mémoire j’ai trouvé que personne ne me l’avait dit mais que moi je l’avais écrit un jour à M. de Metternich, & voici pourquoi je m’en souviens, c’est qu’il me fit sur ce mot six pages d’écriture qui m’ennuyèrent à la mort, & qui me firent un peu regretter l’esprit que je venais de mettre dans mon cœur. Le cœur y perdit bien aussi quelque chose, car il ne faut pas m’ennuyer. N’ayez pas peur Monsieur je ne vous ennuierai pas. J’aime ce que vous me dites. J’ai regret de l’avoir pensé pour un autre que vous, mais vous le voyez. Cela n’a pas été long mon Dieu que j’aime à vous dire tout, tout. Mais il faut que vous soyez là auprès de moi, tout près. Qu’il y a loin encore jusqu’au moment où vous y serez. Que je vous remercie Monsieur, de tout vos arrangements de tous vos calculs pour les lettres.
Vous me soignez comme un enfant, comme un enfant malade, un enfant qu’on aime. Ce sera toujours comme cela n’est-ce pas ? Cela me donne même l’envie d’être toujours un peu malade. Voulez-vous avoir du style anglais, bien anglais, voici lady Granville. Je ne sais si elle vous divertirait comme moi ; mais elle a tellement le privilège de me divertir que tout ce qui me vient d’elle m’amuse. Midi. Je viens de parcourir les journaux. Comment le duc d’Orléans part pour l’Afrique ! Et Compiègne donc ? Mais cela ne nous dérangera pas n’est-ce pas ? Dites le moi bien vite, non vous n’aurez plus le temps par lettre, vous viendrez me le dire, oui oui vous viendrez. Adieu vingt fois mille fois adieu, & d’une si douce façon. Adieu. Je reçois dans ce moment un billet de M. Molé qui me dit qu’il y a un peu de choléra à Paris. Venez donc me dire ce que j’ai à faire. J’ai peur. Quand vous serez près de moi je n’aurai plus peur. Venez-je vous en prie. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 33. Paris, Mercredi 30 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot , 1837-08-30.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 26/04/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/932

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur123-124
Date précise de la lettreMercredi 30 août 1837
Heure3 heures
DestinataireGuizot, François (1787-1874)
Lieu de destinationVal-Richer
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionParis (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/932?context=pdf

33/ Mercredi 30 août 3 heures.

J'ai écrit bien des lettres, vous ne l'ordinaire ce matin, mais il me paraît impossible de quitter ma table sans commencer une pour vous. Je viens de relire, et de fois plus que cela, vingt fois au moins, votre lettre. Elle est là devant moi et moi je suis à côté d'une place vide aujourd'hui, & que personne n'a occupée que moi depuis Vendredi. J'ai toujours les yeux tournés à gauche. Il me semble cependant que mon front doit tourner à droite pour aller vous chercher. Chacun fait son esprit & son devoir, qu'ils sont à l'aise, occupés, reposés, gais, dimanche ! Monsieur songez-vous que dimanche arrive ?

Vous êtes monté dans ce moment. Il me paraît que vous devez dîner au Val Richer. Je voudrais vous y savoir de retour. Ce petit voyage, qui sait ! vous

assez de repos, l'air de la mer est vif. n'allez pas toucher malades, je ne rentrerai pas à Paris.

Jeudi 31. 9 heures.

je viens de faire un acte de vertu. j'étais au bas de l'escalier lorsqu'on me remit votre lettre. je l'ai prise avec moi, elle est restée intacte pendant que j'ai fait le tour des Tuileries. je la tenais bien serrée dans ma main. enfin je ne l'ai ouverte qu'en rentrant. quel bon régime ! tous les matins une longue promenade, en rentrant une lettre. il y a un régime plus doux que celui là ? je ne peux pas dire meilleur, comme santé, mais en effet. je suis mieux, je ne serai plus si faible.

M. de Noailles vient me voir hier matin ; il me parle de le ramener à Passy. arrivé là, Madame Récamier ne le

reçut pas ce qui me valut son bras pour ma promenade au bois de Boulogne. nous causâmes de tout. la vicomtesse de Noailles est de retour d'Allemagne elle a vu l'ancienne famille royale. elle dit de M. le duc de Bordeaux qu'il a un beau visage, mauvaise tournure, point de grâce, & qu'il est malhabile. elle trouve qu'il a été plus retardé que développé pour son âge. sa conversation se ressent de l'habitude de vieilles gens. Mademoiselle est charmante. le duc & la D. d'Angoulême se font appeler roi et reine. voilà le bulletin de Kirchberg.

je fis mon dîner plus tard que de coutume. après je marchai un peu avec Marie. il fit trop froid pour la voiture ouverte

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/932?context=pdf

Je passai ma soirée entre M. de Noailles & Pozzo. beaucoup de haute politique, un peu dans le passé, beaucoup dans l'avenir. Et bien monsieur, je m'ennuyai, je baillai, qui l'aurait cru? je ne peux plus causer avec personne. Vous m'avez trop menée, je vous ai trop donné tout, mon esprit comme mon cœur. je vous ai trop écouté. je ne sais plus écouter personne. Et puis après ces huit jours, les plus beaux de ma vie! vous me quittez! moi qui hais la solitude, je crois qu'aujourd'hui je m'en accommoderais mieux que de la causerie qui ressemble si peu à la vôtre. je crois même que dans le choix, j'aimerais mieux le tout petit bavardage dont vous n'approchez jamais, que ces entretiens qui cherchent à se rapprocher de vous

sans jamais y atteindre. Pozzo a bien de l'esprit cependant, mais je le trouve quelquefois décousu. à propos il est un peu embarrassé comme lorsqu'on lui fait des questions sur l'Angleterre en ma présence. il a un peu le sentiment que je pourrais y répondre aussi bien que lui, il recule par cela. M. de Noailles en fit la remarque hier après qu'il nous eût quittés.

il y a dans votre lettre ce matin un mot qui m'a paru fort connu. "qu'on a d'esprit dans le cœur !" & je me suis mise à penser, rêveuse, où je l'avais entendu, qui me l'avait dit. après beaucoup de recherches dans ma mémoire, j'ai trouvé que personne ne me l'avait dit, mais que moi je l'avais écrit un jour à M. de Metternich, & voici pourquoi je m'en souviens, c'est qu'il me fit une

un peu malade.

Voulez vous avoir du style anglais, bien anglais, voici Lady Granville. Je ne sais si elle vous divertirait comme moi, mais elle a tellement le privilège de me divertir que tout ce qui me vient d'elle m'amuse.

Midi. Je viens de parcourir les journaux. comment le Duc d'Orléans part pour l'Afrique! et Compiègne donc? mais cela ne vous décampera pas, n'est-ce pas? d'être demain bien vite, car vous n'aimez plus traiter par lettres, vous viendrez me le dire, oui oui vous viendrez.

adieu vingt fois, mille fois adieu, & d'une si douce façon! adieu.

Je reçois dans ce moment un billet de M. Molé qui me dit qu'il y a un peu de choléra à Paris. Venez donc me dire ce que j'ai à faire. J'ai peur. quand vous serez près de moi je n'aurai plus peur. Venez je vous en prie. adieu adieu.